

Johannes Vermeer, Mistress and Maid, Frick Collection, New York.

Un petit bout de fil jaune

Je savais qu'un jour j'irai à New York, c'était une étape dans la vie. Aller voir *Les Demoiselles d'Avignon*, les tableaux de Hopper, les gratte-ciel et les taxis jaunes. Et quoi d'autre ? On dit que tout y est disproportionné, que les musées regorgent de trésors… En 2011, j'ai 50 ans et me voici débouchant de la station St Penn Station, juste à côté de l'hôtel New Yorker.

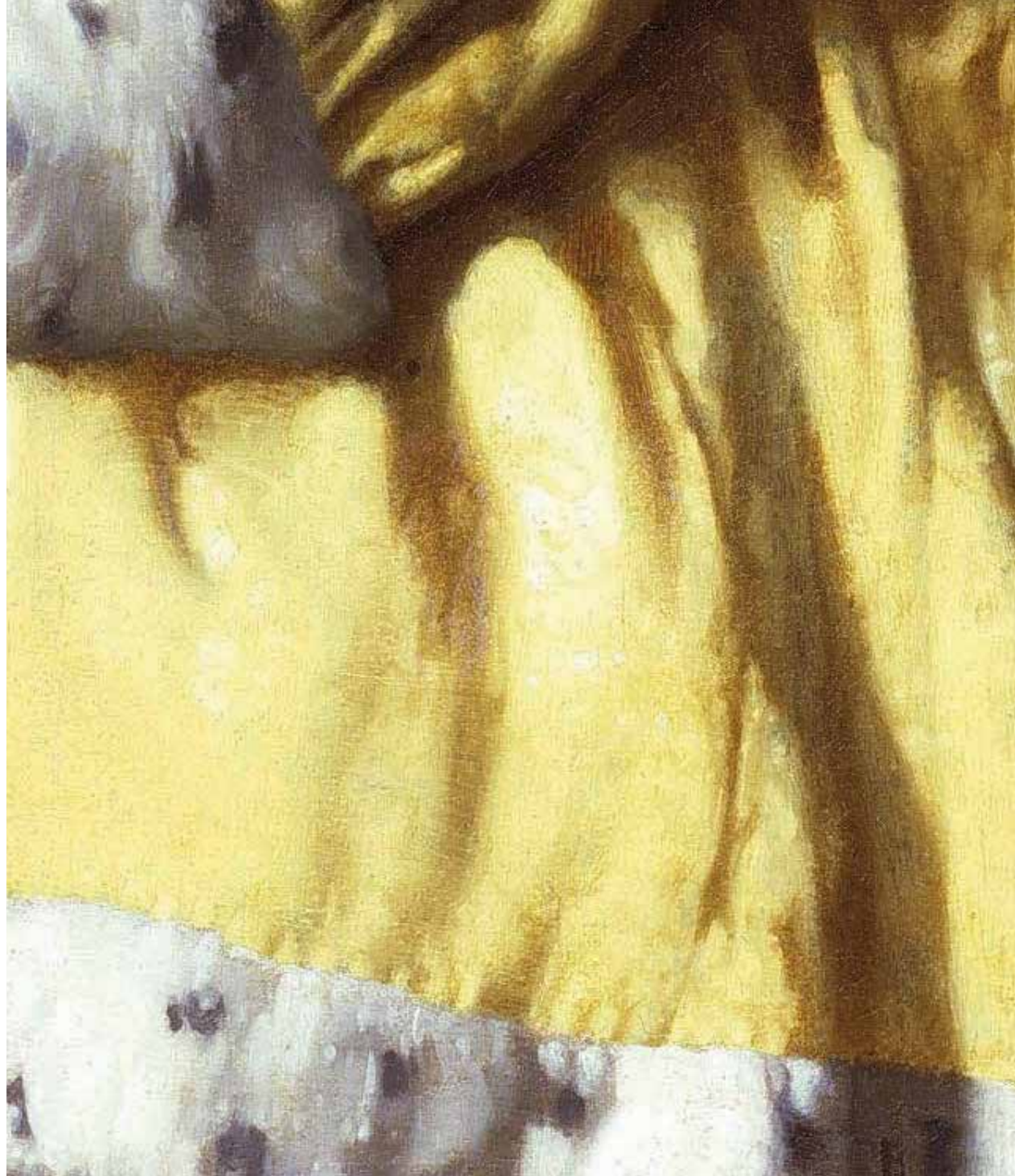
Je n'ai rien préparé, tout doit venir par surprise. Et il faut reconnaître que j'ai été servie.

Chaque soir je rentrais à l'hôtel l'esprit à la renverse, les yeux complètement cuits, comme prévu. Met, Whitney, Moma, Guggenheim… les stations du pèlerinage, à l'endroit, à l'envers. Mon cerveau n'a pas la capacité d'une banque d'images haute définition, j'essaie pourtant d'absorber le maximum de bribes des tableaux, éponge addictive à tous ces fragments de touches, de lumière et d'ombre, nuanciers de couleurs : du Gréco, le vert éblouissant de la *Vue de Tolède*, sous son ciel d'orage bleu de Prusse ; de Cranach, le vermillon nimbant le très luthérien portrait de *Jean, duc de Saxe* ; de Gauguin, le blanc ajouré de la Nature morte aux trois chiots ; de Monet, les zigzags au noir intense jetés sur l'eau dormante de La Grenouillère ; de Hopper, la chevelure blonde de l'ouvreuse dans un *Cinéma à New York*. Encore, encore…

Au dernier jour, nous attaquons la Frick Collection par la face nord. Parquets cirés et goût américain pour le rustique grand-

bourgeois. Dans une longue salle tendue de velours vert, il est là, accroché parmi d'autres Hollandais, et il m'attend : *Mistress and Maid,* de Vermeer. L'effet de surprise et à la hauteur de mon état de sidération. Je reste figée, inerte, déshabillée en une seconde de tout sentiment de réalité.

L'amour fou passe par le saisissement des poils sur l'avant-bras, je frissonne. Je n'entends plus rien que le silence reclus de ce coin de boudoir. La maîtresse de maison est assise à sa table d'écriture. Vient-elle de rédiger une lettre ou attend-elle un plis pour y répondre ? La servante tient fermement une enveloppe et chuchote. Oui Madame, bien Madame. Toute l'époque est contenue dans la manière des détails. Le flou des contours extrait lentement la servante de son coin d'ombre ; son bras robuste porté en avant, laisse deviner, du poignet à la main, la marque hâlée du labeur. Les paupières lourdes, l'obscurité l'estompe déjà dans un mouvement d'inclinaison vers sa maîtresse, installée dans la partie noble, en pleine lumière. Le travail du pinceau s'attarde sur la coiffure sophistiquée de la jeune femme, la nacre de ses bijoux, les éclats sur le verre de l'encrier, la poignée du coffret, et confirme la déférence. Le profil du visage déroule ses tons laiteux jusqu'à la main dubitative posée sur le menton. Mes yeux suivent par touches les motifs d'hermine qui bordurent le vêtement. Puis tout devient jaune, c'est une avalanche. Jaunes les plis à l'emmanchure, jaune sur jaune les reflets mousseux du velours jusqu'au séant, jaune vallée de mimosa aux beaux jours retrouvés. Le regard éternue de pollen et achève sa course sur l'ourlet, au bas de la veste, qu'une couture hâtive a froncé. Je suis les méandres du fil de coton sous le jaune, comme si j'y étais, mes yeux ne font qu'un avec la peau du tableau. Les mots s'enchaînent en même temps que les sensations se contractent, se rassemblent, filent vers le hors-champ, se déploient en une arborescence incontrôlable, liens hypertexte, et cætera. Je comprends mieux le sens des notules de Michel Leiris lorsqu'il étire jusqu'à épuisement le *Ruban au cou d'Olympia*.



Je pastiche son *Glossaire,* y serrant *mes gloses* :
Épiderme > Je germe > Urgence du J'aime > J'aime aimer > Gemmes semés en jachère > Chers blés > Champs dorés > Jaune le soleil.



Je nage dans le jaune, m'y égare, je le fends, je file en voiture au milieu des champs de colza, je reviens de Vaucouleurs avec mon père en plein mois de juillet, c'est beau l'été, hein, Pouni. Au loin, la Colline est inspirée.
Au rayon psychologie, le jaune est associé au savoir et à l'intelligence, celle du partage et de la gaieté. Si je l'allonge de blanc, il bascule au contraire dans le registre de la nostalgie et de ses mystères. C'est la couleur du temps disparu. J'ai tenté de le retrouver dans les tableautins que je peignais à l'âge de quinze ans, vaguement cubistes, et qui représentaient invariablement la cage d'escalier de l'immeuble au 5, avenue Anatole-France, où vécurent l'oncle Rabier et la Marraine, sa veuve, qui y mourut en avril 1974. Simplement le bruit de la moquette sur le parquet, une porte entrouverte, elle est allongée, morte, dans sa chemise de nuit rose pâle, et les images heureuses de mon enfance s'amoncellent. C'était un appartement à la mesure de mon idéal : feutré, harmonieux, meublé d'art et de culture des années trente, je peux en détailler l'odeur, celle de la térébenthine, dans l'ancien atelier du peintre qui faisait alors office de salon, celle des petits beurres à l'heure du thé et des lourdes tentures rouges qui clôturaient cet espace trop précieux pour être contaminé par la vie extérieure. La montée dans les escaliers s'assimilait à une ascension vers le bonheur et la couleur des murs jaune paille en est devenue la marque obligée. Rien ne m'a été plus doux à entendre que cet encouragement d'Olivier sur mes peintures : « Je suis fier de toi, tu as compris Proust, dans un sens moderne. »

UN PETIT BOUT DE FIL JAUNE





Peintures à l'huile, 1977 et 1979.

Bien plus tard, rien n'est devenu plus rageant que l'injonction, en première année des Beaux-Arts, de nos profs qui nous forçaient à faire table rase du passé et vivre avec l'époque. C'est vrai, je ne la connaissais pas. J'ai posé un mouchoir sur la peinture comme on tend des draps sur les meubles quand il faut quitter la maison. J'ai préféré sauter à pieds joints, sans liaison, dans le cercle des fervents de l'intellectuel, plonger en apnée dans les vertiges du langage et du cinéma expérimental.

Mais le jaune est resté en moi.
Quand on me posait la question idiote « Quand tu penses à un outil et à une couleur, qu'est-ce que tu vois ? », je savais qu'il fallait répondre « marteau-rouge », mais je me cramponnais au jaune, l'outil je m'en fiche, mais ma couleur, c'est le jaune.

Ce n'est pas pour rien qu'à mon diplôme j'ai présenté un film dont le thème récurrent était *La Dentelière* de Vermeer. J'avais affublé la Pierron d'une perruque confectionnée avec de vieux collants, un carré de tissu jaune d'or sur les épaules, quelques fils de laine rouges et bleues sortant d'une boîte à chaussures, et vas-y. La structure en était très sophistiquée : deux films projetés l'un au-dessus de l'autre, et parfois les images n'en formaient plus qu'une, à la verticale, puis suivaient chacune de son côté un développement différent. La synchronisation des projecteurs Super 8 était compliquée, à l'image près, il en faut 18 pour une seconde, sinon ça ne fonctionnait plus. La bande-son égrenait des phrases extraites du *Traité de la peinture* de Cennino Cennini, interrompues par le bruit lancinant d'une machine à coudre. Les plans secondaires montraient des images prises dans l'Atlas des arts ménagers sur les techniques de la broderie ou dans un livre de médecine associant des schémas du cerveau avec des vues anatomiques de la main. La séquence finale me montrait, toute vêtue de noir, parcourant de long en large la carrière de Roussillon, glanant des poignées d'ocre comme une mouche se goinfre dans un océan de miel. C'était un hommage aux travaux de dames, à la patience du

UN PETIT BOUT DE FIL JAUNE

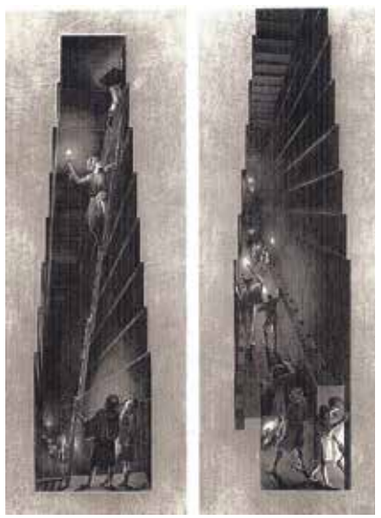


Isabelle Pierron en Dentelière de Vermeer.

métier et à l'abnégation, un essai, en version abrégée, sur une possible cohabitation des arts, le mineur à ma gauche, le majeur à ma droite, ou l'inverse, et dessus-dessous.
J'ai obtenu mon Diplôme national supérieur d'expression plastique avec félicitations du jury à l'unanimité. Ma mère n'y croyait pas, elle en est tombée de sa chaise.

Mistress and Maid. J'y reviens à deux fois, trois fois, je ne peux m'en défaire, hypnotisée par ce petit bout de fil jaune. Je ne me lasse pas d'identifier ce détail trivial à ma position précaire, fragile, éphémère face à l'immensité. Un petit morceau d'épaisseur qui me mène droit au chien de Goya, glapissant de ses yeux éperdus « Qu'est-ce que je fous là ? » Un bloc noué dans l'espace-temps que j'avais déjà vécu lors du cheminement dans les entrailles de la pyramide de Chéops. J'avais quatorze ans, la masse des pierres m'engloutissait, pauvre combiné de matières organiques happé par l'éternité des choses. Beaucoup plus tard, j'ai retrouvé cette sensation lors de l'exposition de Patrice Alexandre à la Base sous-marine, en 2008 : la magie de l'éclairage donnait aux figurines en terre cuite la stature de l'humanité tout entière défiant l'espace infini, que les hauts couloirs en béton matérialisaient.
Big mini au pays du Grand Tout.
Je respire, mon cœur bat. Je vois, je m'en nourris. Le petit bout de fil jaune est un aspirateur à émotions. Où est l'époque ? Ça m'indiffère.
À une amie qui me questionnait sur l'attachement vital à la peinture, j'ai répondu : « Parce que c'est un concentré d'humanité. »

•••





Intérieur de la pyramide de Chéops.
Exposition Patrice Alexandre à la Base sous-marine.

UN PETIT BOUT DE FIL JAUNE

Je reviens au bruit de la machine à coudre. C'était un dimanche soir, dans la salle à manger de Villers, éclairée juste par une lampe d'appoint : j'ai connu là mon premier émoi devant un livre d'art. Après la mort de la Marraine, nous avions hérité de sa bibliothèque. De grands volumes sur des peintres, des sculpteurs, des ouvrages techniques, toute une collection reliée d'*Art et Décoration* des années 1920 et 1930... Et enfin, ce *Tout l'œuvre peint de Vermeer de Delft*, édité à la Galerie de La Pléiade, présenté par André Malraux. Les reproductions étaient fixées avec un point de colle sur des pages ivoire, mattes et épaisses, protégée par du papier cristal. Jusqu'alors, je m'était familiarisée avec l'histoire de la peinture à travers les vignettes des manuels d'histoire ou des guides touristiques. Je m'étais habituée à leurs couleurs criardes.
Avec ce Vermeer, soudain, je découvrais ce que la qualité ajoute à la vie : une intensité de moments à soi, le plaisir intérieur de la délectation. Ce que les Charlestines de chez Lalonde sont à une plaque de chocolat Meunier. Une expérience de la beauté révélée par un travail d'impression soigné et fidèle, je peux la toucher du bout du doigt, suivre les détails, les comparer, page après page. Je tiens là un condensé de bonheur, un cube d'émotion que je peux ramener dans ma chambre. Rien n'est plus doux que de feuilleter un livre d'art au lit.

Je m'endors avec la peinture, elle me sert d'oreiller, les songes s'y rassemblent et me content des histoires en apesanteur, je suis un petit pain couvert de points d'or, un clou planté dans le mur du ciel en octobre, soleil et horizon voilés, il se met à voler, je le suis à mille kilomètres du sol, la planète affolée a éteint ses clameurs, tout va bien.